



Sensito Films présente

GUILLAUME GOUX



NOÉMIE MERLANT

LES DRAPEAUX DE PAPIER

UN FILM DE **NATHAN AMBROSIONI**

France - 2018 - Formats : 1.66 / 5.1 - Visa : 148 094 - Durée : 1h42

SORTIE LE 13 FÉVRIER

DISTRIBUTION
REZO FILMS

11, rue des Petites Écuries
75010 Paris
Tél : 01 42 46 96 10

Matériel presse téléchargeable sur : www.rezofilms.com

REZO FILMS

RELATIONS PRESSE
LAURENCE GRANEC
VANESSA FRÖCHEN

71, Boulevard Voltaire
75011 Paris
Tél : 01 47 20 36 66

SYNOPSIS

Charlie, bientôt 24 ans, mène une vie sans excès : elle se rêve artiste et peine à joindre les deux bouts.

Quand son frère vient la retrouver après douze ans d'absence, tout se bouscule. Vincent a 30 ans et sort tout juste de prison où il a purgé une longue peine. Il a tout à apprendre dans un monde qu'il ne connaît plus.

Charlie est prête à l'aider. C'est son frère après tout, son frère dont la colère peut devenir incontrôlable et tout détruire malgré lui.





ENTRETIEN AVEC NATHAN AMBROSIONI

Comment devient-on le plus jeune cinéaste de France à avoir reçu l'avance sur recettes ?

Tout d'abord, je ne viens pas du tout du milieu du cinéma. Je viens du sud de la France, d'une petite ville près de Grasse. À l'âge de 12 ans, je me suis passionné pour le cinéma d'horreur. Jusqu'à 16 ans, je n'ai quasiment regardé que des films d'horreur ! J'ai vendu tous mes jouets pour acheter un caméscope et tourner des films avec mes amis.

Au fil des ans, j'ai réalisé sept courts-métrages : le premier, on était trois, le second un peu plus, et ainsi de suite. Mon père soutenait ma passion et s'y est intéressé de près: nous avons monté une association ensemble, pour encadrer mes tournages, assurer ceux qui y participaient, etc. C'était toujours du cinéma

amateur, sans but lucratif, mais au moins on était en règle.

Vos parents sont cinéphiles ? Ils vous ont encouragé dans cette voie ?

Ma mère est commerçante, mon père ingénieur : c'est une famille de classe moyenne. Il n'y a jamais eu de culte du cinéma, à la maison: je ne me souviens pas du premier film que je suis allé voir en salle. Il y avait un rituel de regarder des films ensemble à la télé, mais sans recherche particulière de titre ou de réalisateur : c'était le film qui passait ce soir-là sur Canal+ ou une autre chaîne. Mais mes parents m'ont laissé très libre. Ils s'étaient conduits de la même façon avec ma sœur aînée, qui voulait être graphiste, comme Charlie dans le film.

Comment avez-vous élargi votre goût, du cinéma d'horreur à des œuvres d'un autre genre...?

En voyant MOMMY, de Xavier Dolan, qui a été un vrai déclic. On me disait que ça me plairait, je répondais que ce genre d'histoires ne m'intéressait pas. Et puis, pour faire plaisir à ma mère, le jour de la fête des mères, d'ailleurs, je l'ai regardé avec elle, en pensant que c'était un film familial. Le film m'a beaucoup plu, m'a fait comprendre qu'on pouvait faire ressentir au spectateur autre chose que la peur – le ressort classique du cinéma d'horreur.

J'adore le cinéma qui provoque quelque chose de sensoriel. J'adore aller au cinéma voir les gens pleurer : un film qui arrive à émouvoir trois cents personnes en même temps, c'est passionnant ! J'ai eu envie de faire des films comme ça moi aussi. En m'intéressant à la biographie de Xavier Dolan, j'ai découvert qu'on avait le droit de faire du cinéma très jeune, sans forcément passer par les chemins obligés. J'ai commencé à développer mon goût, à l'élargir. C'est là que je me suis lancé dans l'écriture des DRAPEAUX DE PAPIER...

D'où vient cette histoire ?

Je voulais écrire un film qui parle de la liberté. J'avais 17 ans, je savais qu'un jour ou l'autre j'allais quitter mes parents, je me posais beaucoup de questions sur la manière dont j'allais appréhender cette liberté. Je suis tombé par hasard sur un article dans Libération qui m'a bouleversé : c'était le portrait d'un prisonnier qui avait fini de purger sa peine. Il vivait ce qu'on appelle une sortie sèche, sans aucune aide de l'état. Il devait retrouver seul sa famille, ses anciens amis : mais quand on sort à trente ans, après douze ans de prison, que reste-t-il des relations d'avant ?

Il parlait de la liberté comme quelque chose de tangible, de matériel, quelque chose de proche et d'inatteignable, qui l'attirait et l'effrayait en même temps. Ses mots m'ont inspiré pour la scène où Vincent va chez la psy (...). Ses questions rimaient avec les miennes, à mon petit niveau.

J'ai commencé à bâtir le personnage de Vincent. Je lui ai ajouté une sœur parce que je connais bien la relation de fraternité. Ma sœur a l'âge de Charlie. Sans lui ressembler trait pour trait, il y a des similitudes entre elle et le personnage. C'est quoi être une jeune femme de 23 ans ? J'ai vécu une vie très simple, et





c'est ce que je voulais raconter : une histoire simple, sans grandes péripéties, sans un récit compliqué. Je voulais un film porté par les sentiments et je voulais filmer des acteurs.

Comment s'est déroulée l'écriture ?

Elle a été très rapide – en tout cas jusqu'à la première version. J'adore écrire, je ne trouve pas ça pénible. Je me souviens avoir pris des notes sur mon téléphone, les grandes lignes du récit, fin 2016. Et puis je me suis mis au travail : c'était l'année de ma terminale, c'était ça ou faire mes devoirs ! Je préférais écrire mon scénario. Je ne suis pas un grand lecteur, je n'avais jamais lu de scénario, ni de livres sur le cinéma d'ailleurs. J'avais juste un logiciel en ligne qui m'aidait à mettre en forme : les noms des personnages et les dialogues au centre, par exemple. Quand j'écris, je parle à voix haute : j'écris les dialogues de la manière dont les gens parlent autour de moi. Et puis à côté, j'écrivais mon découpage. Je n'arrive

pas à écrire une scène si je ne la vois pas dans ma tête découpée et montée : ça commence toujours par savoir où est la source lumineuse, à quelle heure ça se passe, comment sont placés les personnages, quelle émotion la scène doit transmettre, la liste des plans, etc. J'ai toujours procédé ainsi, et j'ai toujours monté mes films moi-même. En écrivant, je ne pensais pas qu'une société de production me dirait : on y va. Je me disais qu'on ferait sûrement ce film sans « prod' » ou qu'on

verrait plus tard. J'ai écrit la V1 en deux semaines. Je n'avais aucune idée du temps qu'on doit mettre à écrire un scénario.

Donc, un scénario qu'on envoie par mail, sans piston ou recommandation, ça peut devenir un film...

Oui, on peut y arriver – ou peut être que c'est une exception qui confirme la règle ! J'ai envoyé le scénario à plusieurs sociétés, un peu au hasard, d'après les films qu'elles avaient produits. J'avais choisi Sensito Films parce qu'ils avaient produit un film avec Corinne Masiero, une actrice que j'aime beaucoup. Bon, j'ai beaucoup insisté : j'ai envoyé mes courts-métrages, j'ai appelé toutes les semaines. L'assistante de production, Clémence, faisait barrage (tout en informant Stéphanie de mes appels) – maintenant je la connais ! Un mois plus tard, je me souviens, j'étais en cours de sport, la productrice Stéphanie Douet



m'appelle : « J'ai bien aimé ton scénario, j'aimerais qu'on se voie... ». Je suis parti pour Paris, le rendez-vous s'est très bien passé, j'ai tout de suite appelé mon père, hyper-enthousiaste. On est partis en réécriture : il y a eu cinq ou six versions, mais c'est allé assez vite. J'ai eu mon Bac au printemps, puis j'ai passé l'oral de l'Avance sur recettes en septembre 2017. J'ai aimé répondre aux questions sur le projet que me posaient les membres du premier collège, j'ai aimé présenter les personnages. Je me suis rendu compte là que j'avais vraiment envie de faire ce film. La réponse positive est venue quelques semaines plus tard. Heureusement, d'ailleurs, parce que mes choix post-Bac n'avaient pas été validés : malgré mes bonnes notes, on m'avait refusé la Sorbonne et un BTS audiovisuel. Je me retrouvais avec une fac littéraire qui ne m'intéressait pas ! Le tournage a commencé à la toute fin janvier 2018, et le premier jour, j'ai quitté mes parents : je partais tourner et je ne reviendrais pas puisque la post-production allait se faire à Paris.

Comment l'histoire a-t-elle évolué, au fil des réécritures ?

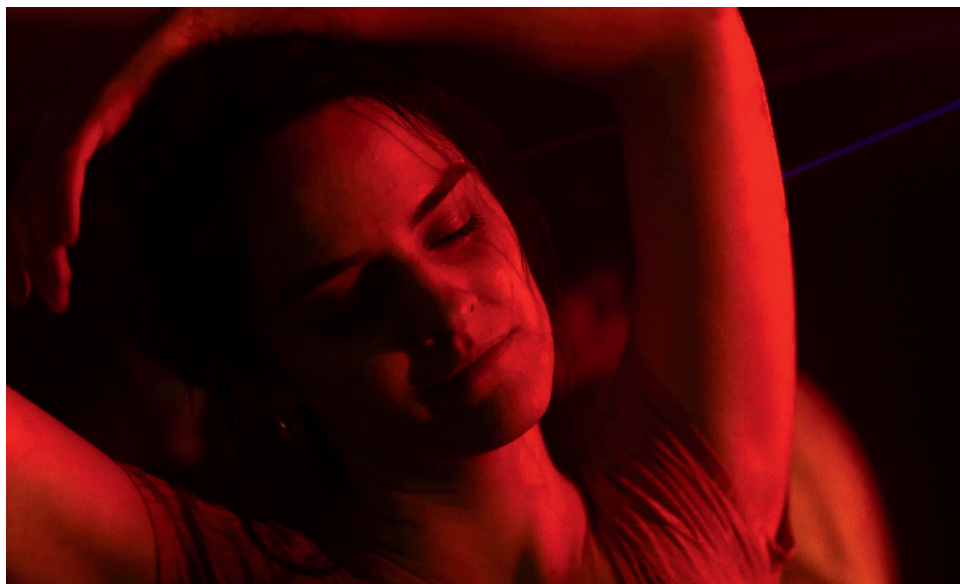
Elle s'est simplifiée. À l'origine, il y avait une double temporalité : on parlait de Charlie, seule chez elle, en larmes, et on remontait le cours des événements. Mais les premiers lecteurs du scénario trouvaient que quelque chose ne fonctionnait pas. Un jour, j'ai dit à ma productrice : simplifions la structure,

enlevons la double temporalité, elle ne correspond pas à l'histoire. J'apprécie les retours des lecteurs : ils m'aident à ce que le film s'éloigne un peu de moi et plaise davantage aux autres. Bien sûr, il ne faut les accepter que jusqu'à un certain point. Mais je savais que ce procédé narratif était risqué.

Il y a eu aussi une version avec flash-back : on voyait Vincent avant qu'il aille en prison, sa relation avec son père, de quoi Charlie avait été le témoin. Stéphanie m'a dit : « Je ne suis pas sûre que ça marche ». Effectivement, ça ne marchait pas. Mais ce que j'avais imaginé a nourri le personnage de Vincent, m'a permis de mieux savoir ce que je voulais montrer de lui, le « monstre » de la famille...

Peut-on parler d'émotions qu'on est soi-même trop jeune pour avoir éprouvées ?

Cette question est revenue parfois à certains rendez-vous auxquels j'allais avec Stéphanie pour trouver des financements. Il y a eu des partenaires



enthousiastes, heureusement, mais d'autres me disaient : « Fais d'abord une école, pourquoi tu ne tentes pas la Fémis ? » Ou encore : « Tu n'as pas vécu ce que vivent tes personnages, raconte plutôt une histoire de gens de ton âge, des jeunes qui traînent dans la rue... » Mais je n'en ai aucune envie : je ne traîne pas dans la rue, mes amis et moi n'avons pas une vie très spectaculaire. Un film sur des lycéens ? Peut-être plus tard.

Les personnages du film viennent du même milieu social que moi : j'ai appris à les observer. Et même si je n'ai pas vécu ces émotions, j'ai vu des films qui en parlaient, je connais des gens qui les ont vécues. J'ai croisé des personnes qui avaient du mal à contrôler leur colère. Surtout dans mon enfance : je me souviens de ce gamin en primaire qui mangeait du gravier, menaçait de sauter du toit... Ce type qui sort de prison, je ne le connais pas particulièrement, mais j'aime apprendre à le connaître et essayer de le comprendre. C'est à ça que sert le cinéma : connaître quelque chose qu'on n'est pas obligé de vivre. Et puis, quand même, le film s'est tourné chez moi...

C'est-à-dire ?

On a tourné près de chez mes parents, entre le Var et les Alpes-Maritimes. L'Intermarché où travaille Charlie, c'est celui où je vais depuis que je suis tout petit. Je savais que depuis le rayon vêtements on pourrait voir la caisse où travaille Charlie. D'ailleurs, je pense qu'une copine sur deux y a travaillé comme caissière pour se faire un peu d'argent, l'été. Je serais sans doute allé y travailler moi aussi si je n'avais pas fait de cinéma ! La maison de Charlie est proche de celle de mes grands-parents, l'architecture est la même. La mer, c'est la plage où je vais me baigner, etc. Ce sont des rues, des ambiances, un milieu social que je connais. Je savais de quoi je parlais !

Pourquoi ces comédiens ?

J'ai écrit le rôle de Charlie pour Noémie Merlant. En fait, j'avais déjà écrit un scénario de long-métrage pour elle, une histoire qui flirtait avec le fantastique. Je le lui avais envoyé, elle l'avait lu et aimé, et on



avait pris un café pour en parler. Je l'avais adorée dans À TOUS LES VENTS DU CIEL, où elle avait le rôle principal. Et puis je me disais qu'elle n'était pas encore très connue, qu'elle serait peut-être plus accessible ! J'ai commencé à écrire LES DRAPEAUX DE PAPIER quelques semaines après notre rencontre. Quand je l'ai re-contacté, elle a vu vu que ce projet-là était plus avancé. Elle a aimé le scénario et je crois que ça lui plaisait de travailler avec quelqu'un de plus jeune.

Pareil pour Guillaume Gouix, que je ne pensais pas pouvoir convaincre : j'ai eu la chance que son agent lui envoie vite le scénario. Trois jours plus tard, il appelait en demandant à me rencontrer : il avait aimé le script, et ça l'enthousiasmait que je sois jeune. Je lui ai parlé d'Alysson Paradis pour Emma et c'est lui qui m'a dit qu'il pouvait lui transmettre le scénario : je savais qu'ils vivaient ensemble. Elle a accepté : c'était génial de les avoir. Parce que le rôle d'Emma est assez court, et qu'il fallait qu'on sente une alchimie entre les deux personnages. C'était la première fois qu'ils acceptaient de travailler ensemble sur le même film.

Comment avez-vous travaillé avec eux ?

On n'a fait qu'une seule lecture. À quatre, avec Noémie, Alysson, Guillaume et Sébastien Houbani, qui joue Pierre, l'ami de Charlie. Je n'avais pas envie de trop préparer avec les comédiens, je voulais que ça se passe au présent. Eux aussi voulaient que tout se passe au tournage. Bien sûr, on

a beaucoup parlé des personnages : leur passé les intéressait peu, ils avaient envie de les construire au présent.

Je voulais m'adapter à leur façon de travailler. Par chance, Noémie et Guillaume avaient à peu près la même méthode. On voyait la scène une fois, juste avant de tourner, dans un coin du décor, à voix haute. Souvent je leur disais, et c'est devenu un leitmotiv sur le tournage : laissez du temps entre chaque phrase... En revanche, j'ai beaucoup préparé en amont avec le chef-opérateur, Raphaël Vandebussche, dont c'était aussi le premier long-métrage produit «traditionnellement». Je l'avais choisi pour les courts-métrages qu'il avait éclairés. En assemblant le « look-book » du film, j'avais mis par hasard une photo tirée d'un de ses courts, il ose beaucoup de choses avec la lumière et j'adore ça. La photographie m'inspire beaucoup, notamment certains clichés de Stephen Shore et de Nan Goldin. C'est une photo d'elle qui m'a précisément inspiré la position de Vincent et Emma, après l'amour.







La mise en scène colle aux personnages...

Oui, je voulais qu'on soit proche d'eux, qu'on les regarde, qu'on danse avec eux. J'ai beaucoup de mal avec les plans larges, je n'arrive pas à filmer les paysages, j'espère que ça viendra plus tard. Un acteur m'intéresse tellement plus qu'un paysage... Je voulais aussi que ce soient toujours les personnages qui nous disent dans quel lieu on se trouve. Jamais l'inverse... Il y a beaucoup de caméra portée, mais aussi des plans posés, selon le ton et l'intensité de la scène. On n'a eu que 23 jours de tournage, il a fallu aller vite, parfois tourner deux décors en une journée. Mais quand il restait un peu de temps, on improvisait : Noémie qui marche dans le terrain vague, Guillaume qui joue avec la lumière. Rien de tout cela n'était écrit.

Morceler les corps, les cadrer de très près, c'est un vecteur d'émotions ?

Ça va vers l'empathie. On est tellement proches d'eux, c'est comme si on leur parlait en face. J'aime la sensualité au cinéma, pas au sens sexuel, au sens

de sentir la peau d'un acteur – et ça fascinait aussi mon chef-op qui avait d'ailleurs fait tout un travail théorique sur la peau à l'écran. Je voulais aussi qu'on les entende respirer. La seule chose qu'on ait faite en post-synchro, ce n'étaient pas des dialogues, mais des respirations. Noémie et Guillaume ont accepté que la caméra soit très proche d'eux, et presque collée à eux quand il y avait des plans au grand angle. Ils ont accepté qu'elle soit le troisième acteur du film. Guillaume a trouvé cette gestuelle récurrente où il se passe la main sur le crâne. La seule chose que je lui avais demandée avant le tournage, c'était de se raser la tête. Il a vite noté que la caméra se déplaçait souvent derrière lui, qu'il y aurait beaucoup de plans sur sa nuque, il a compris qu'il fallait le rendre vivant, ce crâne... À Noémie, je lui disais tour à tour d'être lumineuse ou de laisser la douleur déformer son visage. Il fallait que les deux personnages passent par des émotions très fortes, et souvent. Je savais qu'on atténuerait tout cela au montage : on a enlevé beaucoup de scènes de larmes de Noémie par exemple... Mais sur le plateau, il fallait qu'on s'amuse à aller loin dans les sentiments.



Cela rend très vivante, très tangible, la relation frère-sœur...

Peut-être parce que je l'ai éprouvée. Mais je l'ai aussi nourrie de films, et même de films qui ne ressemblent pas au mien. J'ai découvert ceux de Terrence Malick, par exemple. Je sais que quand on parle à son frère ou à sa sœur, il y a toujours une intention, même si la conversation peut paraître anodine. Si l'on demande à son frère ou à sa sœur comment ça va, on le lui demande vraiment du plus profond du cœur. Je voulais utiliser cette émotion : si ça m'importe de savoir comment va ma sœur, alors ça importe à Vincent de savoir si Charlie va bien...

La scène du déjeuner avec le père a-t-elle été compliquée à tourner ?

Cette scène, on la voyait venir, on l'évoquait parfois sur le plateau avec un peu d'inquiétude. Il fallait déjà trouver le bon acteur. Le choix s'est porté sur Jérôme

Kircher, qui est arrivé alors qu'on avait déjà tourné dix jours, avec seulement Noémie et Guillaume. Débarquait le premier acteur extérieur au couple frère-sœur... Je voulais que dans cette scène les sentiments explosent. Jusque-là, Charlie avait encaissé beaucoup, sans montrer grand-chose. Là, il fallait se lâcher. Mais je craignais aussi que Jérôme ait peur de Guillaume : quand celui-ci s'énerve, c'est très spectaculaire ! Heureusement, dès la première prise, Jérôme a vu les limites

que Guillaume s'était fixées, et il m'a dit qu'il était en confiance. Le plus dur, au cours d'une très longue journée où le chef-op a fait des prodiges pour maintenir une lumière de midi, alors que le jour tombait très vite, a été la dispute après le départ du père. Il y a eu beaucoup d'impro. Noémie me disait qu'elle ne voulait pas savoir ce qu'allait faire Guillaume, qu'elle voulait avoir peur de lui. Quand il l'a prise dans ses bras, on était tous en larmes.

Comment comprendre l'attitude du père ?

Dans les articles que j'ai lus, un prisonnier le disait, et la phrase est dans le film « J'ai essayé d'appeler mon père, il a décroché et raccroché en entendant ma voix. Depuis ça sonne dans le vide... » Il racontait qu'ils ne s'étaient plus jamais adressé la parole, même le jour où ils s'étaient croisés par hasard. Pour moi, ce n'est pas un père haineux, ou violent. C'est quelqu'un qui aime son fils, mais qui n'accepte pas cet amour. Il ne

supporte pas d'aimer l'enfant pas comme les autres, celui qu'on ne présentait pas aux voisins.

Que sait-on de la mère ?

Il reste d'elle une lettre, celle que retrouve Vincent. C'est elle qui a envoyé les drapeaux de papier à Charlie. Elle est partie faire une retraite en Asie, parce qu'une vie difficile et l'accumulation des tensions entre son fils et son mari l'avaient épuisée. Elle est morte loin de sa famille. On n'en saura pas plus : je veux que le spectateur se raconte ce qu'il a envie de se raconter. La mère est le personnage absent, et si le spectateur a envie de créer son imaginaire autour d'elle, il a le titre du film pour s'y raccrocher.

Le trajet du film, au fond, c'est de remettre Charlie et Vincent à égalité...

Physiquement, Charlie est la petite sœur et Vincent le grand frère. Mais la vie a fait de Vincent un petit frère qui a besoin de sa sœur. Et il veut retrouver sa place de grand frère. À la dernière scène, ils comprennent

qu'ils ne sont pas obligés de s'aimer parce qu'ils appartiennent à la même famille. Ils comprennent qu'ils sont deux entités différentes. Ils se reverront, c'est sûr, mais ce n'est pas le bon moment. J'ai envie de croire qu'ils se reverront vite.

Qui a écrit la musique du film ?

Un compositeur canadien, Matthew Otto, qui est arrivé assez tard sur le projet. J'ai aimé la musique qu'il a écrite pour MOBILE HOMES de Vladimir de Fontenay. On ne s'est jamais vus jusqu'à la présentation récente du film au Canada, mais on a eu de longs échanges téléphoniques. J'adore les films sans musique mais là j'en voulais une : je voulais que par la lumière, par la musique, par le jeu des acteurs, on apporte du cinéma à la réalité. La musique permettait aussi de souligner les moments de bonheur. J'ai demandé à Matthew : « Fais-moi quelque chose de léger, et accompagne une douceur ». Je ne voulais pas d'un film qui s'accroche au réel à tout prix.







LISTE ARTISTIQUE

Charlie	Noémie MERLANT
Vincent	Guillaume GOUIX
Pierre	Sébastien HOUBANI
Jean (le père)	Jérôme KIRCHER
Emma	Alysson PARADIS
La psychologue	Anne LOIRET

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Nathan AMBROSIONI
Scénariste	Nathan AMBROSIONI
Producteur	Stéphanie DOUET - Sensito Films
Co-producteurs	Orange Films, Eclair, TSF
Directeur de la photographie	Raphaël VANDENBUSSCHE
Ingénieur du son	Laurent BENAÏM
Montage	Nathan AMBROSIONI
Montage son	Alexandre HECKER
Mixage	Jocelyn ROBERT
Costumes	Elsa DEPARDIEU
Maquillage	Catherine ICHOU
Musique	Matthew OTTO
Directrice de production	Isabelle HARNIST
1 ^{er} assistant réalisation	Camille PAWLITSKY
Régisseur général	Yoann CESPEDES

